



Au Grand Théâtre, dans le décevant «Maria Stuarda» de Donizetti, **Elsa Dreisig** sort du lot.





Art lyrique à Genève

Au Grand Théâtre, une petite «Maria Stuarda»

Plongé dans des tableaux léchés et séduisants, le deuxième épisode de la trilogie des Tudor de Donizetti peine à convaincre sur le front musical.



Scène de «Maria Stuarda», avec Elisabeth I^{re} à un âge avancé, incarnée par une figurante. MAGALI DOUGADOS



Rocco Zacheo

Êtes-vous attirés par la gloire et les affaires des têtes couronnées du Royaume-Uni, d'hier et d'aujourd'hui? De Netflix, avec son imparable série «The Crown» à Shakespeare et ses tragédies, en passant par les récits de Harry et Meghan et par d'autres innombrables canaux, il y aurait là de quoi remplir l'existence du commun des mortels. Sur le front lyrique, la matière est tout aussi dense et le Grand Théâtre le rappelle ces jours-ci, en proposant aux mélomanes la deuxième étape de ce voyage au cœur des Tudor conçu par Gaetano Donizetti sous forme de trilogie. Nous voici alors au plus près de la tragédie de «Maria Stuarda», l'Écossaise qui convoitait la couronne de sa cousine Elisabeth I^{re} et dont le complot pour assassiner la rivale lui a valu l'emprisonnement et l'échafaud.

Du sombre au lumineux

La maison genevoise s'est emparée avec ambition de la fresque en question en plaçant à l'affiche un épisode par saison et en confiant la réalisation à une équipe et à une distribution vocale uniques. Arrivé à la deuxième étape, après celle d'«Anna Bolena» l'année passée, on se dit tout d'abord que les continuités, les fils rouges scéniques qui traversent cette aventure, auraient sans doute gagné en force si on avait décidé de représenter le tout en rapide succession, dans une sorte de court festival, de «Ring» belcantiste ramassé.

Où sont-elles, ces continuités? Dans la scénographie et les décors de Julia Hansen, en premier lieu, qui reposent sur de grandes structures boisées et coulissantes, d'un bleu cobalt, ouvrant avec leurs mouvements des profondeurs de champs sans cesse renouvelées. S'ajoute un univers en grande

partie boisé, nimbé par une lu-

«Les meilleures notes, au final, ne viennent que par le Chœur du Grand Théâtre, au meilleur de sa forme, précis et puissant comme rarement.»

mière (Ulrik Gad) saisissante, allant du sombre et oppressant au lumineux et doré. La beauté plastique des tableaux qui en découlent, habités par un peuple de la cour à l'austérité opprimante, marque d'un bout à l'autre cette production.

D'autres éléments, bien moins convaincants, s'affichent dans la mise en scène. Ils tiennent parfois du détail mais relèvent cependant de l'incongru, tel ce vieux téléphone à fil posé sur un bureau, en totale rupture avec le contexte du XIX^e siècle dans lequel baigne le spectacle. Ou encore ces pas de danse du chœur, mal ajustés et parfaitement décoratifs. Plus embêtant, on a été passablement interloqué par d'autres scènes dont le sens et l'utilité semblaient ténus voire inexistantes: une séance de palpations charnelles assez poussées, vulgaires même, entre Elisabeth et son amant Roberto, compte de Leicester. Ou encore l'apparition de deux cameramen-figures archi-rebattues sur les scènes du monde entier - venus filmer les derniers instants de Maria Stuarda, sans que cela ait donné lieu par ailleurs à des images projetées quelque part sur la scène.

On se dit alors qu'avec ces trouvailles un peu courtes, la metteuse en scène Mariame Clément a sans doute voulu ajouter

du sel et du poivre à une œuvre qui, comme «Anna Bolena», est quasi dépourvue d'action, tant les destins des protagonistes semblent d'entrée de jeu scellés. Et il est vrai, que le fatum inéluctable, les longueurs du livret et les conflits tenaces entre les deux têtes couronnées constituent une gageure quasi insurmontable pour celles et ceux qui décident de s'y frotter.

Alors, à quoi s'agripper dans ces cas? Aux voix, bien sûr, véritables couronnes au royaume du bel canto «donizettien». Au Grand Théâtre, hélas, ce trait essentiel de l'ouvrage n'a pas été convaincant, loin de là. Dans le rôle-titre, la mezzo Stéphanie d'Oustrac a affiché comme toujours une forte présence scénique. Sa confrontation avec la rivale a été d'une rare intensité, culminant avec le terrible «Figlia impura di Bolena [...] vile bastarda» (fille impure de Bolena [...] vile bâtarde). Mais sur le front de la voix, la Française aux graves généreux a été trop souvent en délicatesse dans les vocalises, a manqué de subtilité et de souplesse, donnant un registre étroit à son personnage. S'ajoute à cela sa diction problématique, loin d'un italien intelligible.

Dreisig sort du lot

À ses côtés, la voix claire, techniquement irréprochable et à l'intonation précise - des suraigus fiers et flamboyants - d'Elsa Dreisig, tout en étant peu en accord avec les canons belcantistes, sort clairement du lot parmi la distribution. Ailleurs, parmi les rôles secondaires, Nicola Olivieri a été à la hauteur en Giorgio Talbot, tout comme Ena Pongrac en Anna Kennedy et Simone Del Savio en Guglielmo Cecil. Edgardo Rocha, lui, a affiché un aigu tonitruant mais serré. Pour le reste, il n'a pas l'ampleur de registre requise ni le timbre pour faire de lui un Ro-



berto convaincant.

Les meilleures notes, au final, ne viennent que par le Chœur du Grand Théâtre, au meilleur de sa forme, précis et puissant comme rarement. Tandis que dans la fosse, Andrea Sanguineti et ses camarades de l'Orchestre de la Suisse romande ont parcouru la pièce sans déshonneur et sans gloire non plus: on attendait d'autres intensités et des couleurs plus vives sur ce terrain, ce ne fut jamais le cas.

«**Maria Stuarda**», de Gaetano Donizetti, jusqu'au 29 décembre.
Rens. www.gtg.ch